

UNE VIE

« Chez moi,
le graffiti
n'est pas un
besoin, mais
un art de
vivre. »



PORTRAIT CHINOIS

Si vous étiez une rue de la ville ?

La rue de l'Avenir, car je vis toujours au présent en regardant devant moi.

... un monument de la ville ?

L'horloge Géo : c'est le vrai symbole du KB.

... un bâtiment de la ville ?

Le Grand Réservoir de l'hôpital.

C'est un lieu chargé d'histoire où j'ai déjà exposé avec des potes graffistes.

Nebay

Des murs et des toiles

Enfant du Kremlin-Bicêtre, Nebay est devenu graffeur après avoir été animateur pour la ville. S'il est aujourd'hui un artiste reconnu de la scène urbaine, il n'en demeure pas moins fidèle à la banlieue qui l'a vue grandir et à l'engagement de ses jeunes années.

On s'attendait à des pyramides de pots de peinture, des châssis adossés pêle-mêle contre les cloisons, une odeur entêtante de bombes aérosols, un fouillis de toiles colorées, dans une sorte de chaos foutraque et inspiré. On est presque déçu. L'atelier de 120 m² que le graffeur Nebay occupait depuis plus de dix ans dans un coin secret du Kremlin-Bicêtre, est en train de se vider. La majeure partie de son matériel a déjà rejoint son nouveau repaire créatif, quelque part sur la ville. Restent encore deux ou trois tables à dessin, une pile de toiles multicolores et des murs couverts d'affiches détournées et de tags écarlates, comme une ultime signature. Car Nebay n'a pas attendu l'arrivée de Facebook pour écrire sur les murs.

UN NOUVEAU LANGAGE

Né à Lyon en 1973, Nebay débarque au Kremlin-Bicêtre vers l'âge de 2 ans et grandit dans un environnement où les murs parlent. Très tôt, il s'intéresse aux signes laissés dans la ville, à ces marqueurs anonymes qui composent une autre forme d'écriture et découvre le graffiti comme on découvre un langage. « À cette époque, la culture urbaine était en train de naître et tous les mômes du KB taguaient », explique-t-il. Quand à 11 ans j'ai découvert le graffiti à travers les tags de James TCJ, je m'y suis mis aussi ». L'autre rencontre cruciale a lieu au lycée Darius Milhaud, vers la fin des années 80, lorsque le graffeur Mode 2 vient peindre une fresque dans l'établissement. « Avec mes potes, on pratiquait le graffiti vandale. Mais avec Mode 2, on a compris que le graffiti pouvait être plus artistique », dit-il. Renvoyé à tort du lycée à 16 ans pour avoir « soi-disant tagué la voiture d'une prof », Nebay atterri dans le XIII^e arrondissement pour une 2^e seconde. Il y découvre la ligne ferroviaire de la « Petite Ceinture » qui devient son nouveau terrain de jeu. « C'était le rendez-vous des graffeurs, se souvient-il. Il y avait encore des trains en circulation et les cheminots nous demandaient pourquoi on n'était pas à l'école ! » Des péripéties qui n'empêchent pas le jeune homme de décrocher son bac dans les années qui suivent.

DE LA PETITE CEINTURE AUX BOUCLES DU MÉKONG

Ayant un temps laissé les tags de côté pour « prendre un peu de distance », il y revient vers 22 ans pour ne plus

les lâcher. Alors qu'il est devenu animateur au service jeunesse du Kremlin-Bicêtre, il renoue avec l'exploration nocturne des villes alentours. « Avec mes potes Astec ZRC, Sharp JCT 100 et d'autres, on peignait le long des autoroutes, des chemins de fer... Car le graffiti, c'est un jeu et la règle, c'est d'être vu, revu et reconnu. » Un besoin d'identification qui l'amène aussi à retirer de nuit les affiches des abribus, avant de les replacer, couvertes de messages engagés et colorés. L'espace public devient alors un atelier à ciel ouvert qui lui permet de rester fidèle à la devise de Dubuffet qu'il a fait sienne : « L'art doit surgir là où on l'attend pas ».

Mais à mesure qu'il affine sa technique, un autre projet se dessine fin 2002 : celui d'aller chercher l'inspiration ailleurs. Sa destination finale ? Le Vietnam, qu'il rejoint via la traversée de la Russie, de la Mongolie et de la Chine en train et à pied, avant de remonter le Mékong en bateau. À son retour, revigoré par ces nouveaux horizons, il réalise en quelques mois plus de 45 toiles destinées à sa première exposition à l'ECAM. « À ma surprise, j'en ai vendu 19, ce qui m'a fait prendre conscience que mon travail avait une certaine valeur ! »

PEINDRE LES MOTS

Poussé par ce premier succès, il enchaîne les projets collectifs, les petites expositions dans les salles municipales et les centres culturels, tout en cumulant les boulotis alimentaires. Peu à peu, son travail est de plus en plus remarqué et, en 2009, il réalise ses premières expositions personnelles dans des galeries parisiennes et finit par entrer sur le marché de l'art. « Mon travail s'inspire toujours de la rue et du graffiti. Mais je décline mes recherches à travers du tag, du block, du freestyle, du dripping et du détournement d'affiches. » De là naissent des compositions denses où lettres, signes, chiffres et messages s'enchevêtrent dans une explosion de couleurs, qui construisent un univers reconnaissable au premier coup d'œil.

Même s'il admet que les galeries sont « un passage obligé pour gagner sa vie », cela n'empêche pas Nebay de laisser sa trace dans la ville qui l'a vu grandir. On retrouve ainsi ses graffs au centre culturel Jean-Luc Laurent, à la cité des Martinets, à la piscine, sur la place Jean-Baptiste Clément, ou encore dans la rue Dolet avec la grande fresque en hommage à Lazare Ponticelli, co-réalisée avec Tore OC. « Pour moi, toute écriture est une preuve de réflexion sur la conscience de la vie, dit-il. Ce que je veux, c'est m'affranchir des contraintes en revendiquant mon droit à l'expression dans un environnement qui n'appartient à personne sinon à tout le monde. Chez moi, le graffiti n'est pas un besoin, mais un art de vivre. »